

Maylis de Kerangal

Le chantier de la mondialisation

Extraits

Quelle que soit la nature du pacte qui les unit, le roman «provoque» le monde et réciproquement. C'est précisément ce mouvement de réciprocité, quasi chimique, qui conduit le roman contemporain à faire trace de la mondialisation, à se frotter à elle, à se saisir de ce phénomène tout autant que, simultanément, à être saisi par lui. (...) Le roman est sans doute le genre littéraire le mieux à même de rendre manifestes les mécanismes de l'économie mondialisée, ses flux, ses échanges, et leurs effets sur la vie de la planète et de tout ce qui la peuple. Mais ad hoc, le roman l'est surtout dans sa disposition à la polyphonie : qu'elle soit le sujet même du livre, que la description frontale de l'un de ses secteurs en soit le projet littéraire – citons exemplairement les deux derniers romans de Philippe Vasset, *Journal intime d'un marchand de canons* (2008) et *Journal intime d'une prédatrice* (2010), mais également *Les*

Effondrés de Mathieu Larnaudie (2009) – ou qu'elle entre dans le livre par capillarité, pour seulement le colorer ou finalement l'envahir – *2666* de Roberto Bolaño (2006), *Il risque de pleuvoir* (2008) d'Emmanuelle Heidsieck –, la mondialisation contamine le roman.

Naissance d'un pont (2010) se place aux côtés de ces derniers romans, ceux dont le sujet induit la mondialisation puisque, s'agissant du récit de la construction d'un pont, de l'épopée d'un chantier conçu comme microcosme, l'écriture est, de facto, en prise directe avec l'économie mondialisée. (...) Plus encore, la mondialisation travaille le roman dans la mesure où elle modifie les espaces, reformule les frontières, reconfigure les circulations des corps et des marchandises : elle est ce qui met l'écriture/la planète en chantier, elle est un chantier. (...)

Or, c'est précisément là, dans l'écriture des espaces, que la mondialisation joue à plein son rôle d'agent romanesque : forêt, fleuve, ville, chantier sont autant d'alvéo-

les saisies comme des écosystèmes palpitants finissant par faire rhizome, et dont la mise en rapport constitue la dynamique de la fiction, son moteur interne. Le roman carbure alors au paradoxe : à l'accroissement maximal de la sphère des échanges répond une dislocation des espaces, au lissage des surfaces répond une multiplication des frontières ; à l'accélération vertigineuse de la cadence économique répond une compression temporelle qui confine à une prolifération du présent comme seul temps de la violence, de la consommation et de la jouissance.

Ecrire la mondialisation s'apparente alors à une traversée des zones mondialisées et à une percée des mille-feuilles d'écriture qui les recouvrent et sont eux-mêmes autant de couches de fiction (...). Elle requiert pour cela l'élaboration d'une écriture poreuse, protéiforme et polyphonique, qui saurait prendre la texture du monde, saurait entrer en empathie avec lui, afin d'en renvoyer l'écho, la rumeur, d'en répliquer le chant, la fièvre ou le silence, d'en faire voir les fantômes, les hantises. (...)

Ainsi, originale, l'écriture de la mondialisation l'est surtout dans son désir d'hétérogénéité, dans son alliage avec les écritures documentaires issues de l'enquête, de l'entretien, ou de la découverte de ces milieux appréhendés comme des microcosmes. Singulière, elle l'est dans sa reformulation d'une identité « hors territoire ». ■



DR

Maylis de Kerangal, auteur notamment de *Corniche Kennedy* (Verticales, 2008), signe avec *Naissance d'un pont* (Verticales, 2010 ; Prix Médicis) le récit vertigineux de la construction d'un symbole de mondialisation : un gigantesque pont suspendu, préambule de la mutation d'une petite ville de Californie en une Dubaï du 3^e millénaire. A travers la description du chantier et

la chronique des destins d'ouvriers venus du monde entier pour prendre part à cette entreprise de domestication de l'espace, l'auteur livre le récit vibrant et poétique d'une épopée technique et humaine.

Le Monde, mai 2011.